

De la complexité de l'événement en histoire

MARTIN PÂQUET
ÉRICK DUCHESNE*

Complexité et histoire

CONTEMPLANT l'Europe après la Première Guerre mondiale, Paul Valéry méditait sur la nature de l'Histoire. « Telle qu'on la concevait jadis », notait-il, elle « se présentait comme un ensemble de tables chronologiques parallèles, entre lesquelles quelques fois des transversales accidentelles étaient çà et là indiquées ». Désormais, devant la complexité de l'humain, cette « Histoire *mélodique* n'est plus possible. Tous ces thèmes politiques sont enchevêtrés, et chaque événement qui vient à se produire prend aussitôt une pluralité de significations simultanées et inséparables ». Ainsi l'Europe de Valéry devenait sous ses yeux un objet « brusquement transporté dans un espace plus complexe, où tous les caractères que l'on lui connaissait, et qui demeurent en apparence les mêmes, se trouvent soumis à des *liaisons* toutes différentes¹ ».

La méditation de Paul Valéry soulève une dimension essentielle de la complexité de la réalité historique. Elle souligne aussi la difficulté d'appréhender cette réalité, d'en prendre connaissance, de l'organiser sous une forme intelligible. Or, l'organisation de la connaissance se soumet volontiers au fil du rasoir d'Occam. Elle s'opère par la simplification, que ce soit par la disjonction, la réduction ou l'abstraction d'éléments de la réalité historique². Inhérents aux démarches analytiques visant la construction de l'objet d'étude, les processus de catégorisation participent de plain pied à cette saisie partielle des données. Cette connaissance simplificatrice s'éloigne donc de cette réalité vécue ou perçue, cette réalité historique forcément équivoque et inépuisable³.

* Martin Pâquet est professeur au Département d'histoire et de géographie de l'Université de Moncton. Érick Duchesne est professeur au département de science politique de la State University of New York (Buffalo).

1 Paul Valéry, « De l'Histoire », *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard, 1988 (1945), p. 36–37.

2 Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, E.S.F., 1990, p. 18–19.

3 Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique* (éd. augmentée), Paris, Gallimard, 1981, p. 147.

Elle ne peut pleinement concevoir une série de situations paradoxales : la conjonction du simple et du multiple⁴, les relations entre l'objet d'étude et son environnement, les interactions entre les acteurs, mus par leurs intentions et par la connaissance qu'ils ont de la situation⁵.

Méfiantes envers le discours et la conscience des acteurs, les sciences sociales des années 1960–1970 ont eu recours à cette pensée simplificatrice, notamment par l'exaltation des structures. Vues comme des contraintes déterminantes d'un ordre profond, ces structures devenaient alors les lois de systèmes fermés et autosuffisants, où le sujet ne constituait qu'un épiphénomène ou un effet. Devant les limites explicatives du structuralisme, les sciences sociales ont observé, depuis les années 1980, à un renouvellement de leurs programmes de recherche. Ce renouvellement se caractérise par la réhabilitation de la part explicite et réfléchie de l'action⁶, ou plus prosaïquement par le retour, au sein du système, de l'acteur⁷. Mu par sa rationalité propre, cet acteur individuel ou collectif est doué d'intentions⁸. Son action devient porteuse de

4 Morin, *Introduction à la pensée complexe*, p. 18–19. Pour sa part, Peter Senge propose une étude tridimensionnelle de la complexité. Selon lui, il importe de porter notre attention, en ordre hiérarchique, sur le niveau systémique d'étude, les rapports de comportement entre individus et l'événement, afin de donner un sens « au monde qui nous entoure ». Plus précisément, il suggère un changement d'attitude; un passage de l'étude de la complexité détaillée à la complexité dynamique. En d'autres mots, il importe non seulement d'attacher une certaine importance à la description des éléments complexes de la société, mais aussi faut-il porter une attention, malheureusement trop négligée, sur les relations causales et dynamiques (dans un sens temporel) entre divers événements. Il insiste aussi sur la nature réciproque des relations causes/effets. Voir Peter M. Senge, *The Fifth Discipline: The Art and Practice of the Learning Organization*, New York, Doubleday, 1990 (1^{ère} éd.), p. 57–113. Pour des apports théoriques supplémentaires sur la complexité et le processus d'abstraction, voir également Herbert A. Simon, *The Sciences of the Artificial*, Cambridge, M.I.T. Press, 1968, p. 193–229 et Karl E. Weick, *The Social Psychology of Organizing*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1969, p. 119–169.

5 John L. Casti, *Complexification: Explaining a Paradoxical World Through the Sciences of Surprises*, New York, Harper Collins, 1994, p. 269–270.

6 En particulier avec la théorie des jeux. Voir en science politique les études paradigmatiques de Robert Axelrod, *The Evolution of Cooperation*, New York, Basic Books, 1984 ; et de William H. Riker, *The Art of Political Manipulation*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1985. Pour une application en anthropologie : Fredrik Barth, *Process and Form in Social Life*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1981.

7 Marcel Gauchet, « Changement de paradigme en sciences sociales? », *Les idées en France, 1945–1988. Une chronologie*, Paris, Le Débat/ Folio-Histoire, 1989, p. 473–474; Michel Trebitsch, « La quarantaine et l'an 40. Hypothèses sur l'étymologie du temps présent », dans Institut d'histoire du temps présent, *Écrire l'histoire du temps présent*, Paris, C.N.R.S., 1993, p. 66–67.

8 Dans la foulée du courant behavioriste, la rationalité individuelle prend son essor au cours des années 1950. Ce concept constitue maintenant l'un des piliers théoriques majeurs des sciences économique et politique. Voir entre autres Gary Stanley Becker, *The Economic Approach to Human Behavior*, Chicago, University of Chicago Press, 1976; Anthony Downs, *An Economic Theory of Democracy*, New York, Harper, 1957; Mancur Olson, *The Logic of Collective Action: Public Goods and the Theory of Groups*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1965; William H. Riker, *The Theory of Political Coalitions*, New Haven, Yale University Press, 1962. Des tentatives en ce sens ont été lancées dans le domaine de la sociologie historique, comme en témoignent Edgar Kiser et Michael Hechter, « The Debate on Historical Sociology: Rational Choice Theory and its Critics », *American Journal of Sociology*, vol. 103, n° 3 (novembre 1998), p. 785–816.

« sens ». Ce postulat émis, sans négliger l'apport des structures, les études des sciences sociales peuvent inclure d'autres plans d'analyse plus complexes, plus proches de la réalité. Placés devant cette complexité, les auteurs de ces études vont donc revoir leur relation au passé, qui ne sera plus ramené à des forces simples et déterminantes⁹. De la logique fonctionnaliste du savoir, ils appréhendent désormais la réalité à la quête de ses « sens ». La relation au passé devient ainsi une compréhension, un processus culturel en action, une mémoire vivante qui entrepose et qui aménage encore plus¹⁰.

La méditation de Valéry sur la complexité historique a longtemps rencontré la réponse du silence dans l'historiographie québécoise. Il y a de quoi. À l'image des autres sciences sociales, filles de leur temps, la production et la pratique historiennes au Québec ont été structurées autour de programmes de recherche. Ces derniers procuraient des schémas globaux d'interprétation, que ce soit la défense ou la modernisation de la Nation présente sur le territoire québécois¹¹. La complexité de la réalité historique, notamment dans sa dynamique de la décision¹², se trouvait souvent gommée sous les traits des interprétations avancées par les systèmes explicatifs et les modèles issus du structuralisme historique¹³.

Un événement pas si simple

Par leur tendance à la simplification, les programmes de recherche en histoire

9 Selon Pierre Rosanvallon, les spécialistes des sciences sociales partagent trop souvent « le présupposé d'une histoire simple et évidente ». Au contraire, affirme ce dernier, « pour comprendre les choses, il faut d'une certaine manière les compliquer ». Dans *L'État en France de 1789 à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, p. 12.

10 Jacques Mathieu, « Les médiations du passé. À la recherche d'un carrefour », dans *Les dynamismes de la recherche au Québec*, sous la direction de Jacques Mathieu, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 56.

11 Gérard Bouchard identifie ces parcours structurants de l'historiographie au Québec. Voir « Sur les mutations de l'historiographie québécoise : les chemins de la maturité », dans *La société québécoise après 30 ans de changements*, sous la direction de Fernand Dumont, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 253–272.

12 Jean-Marie Fecteau, « Le retour du refoulé : l'histoire et le politique », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 2, n° 3 (hiver 1994), p. 8. Selon Fecteau, la réapparition de la dynamique de la décision, le retour du politique permet de renouveler l'historiographie en s'interrogeant « sur les conditions de détermination et de réalisation des choix collectifs ».

13 Reproche que l'on a souvent énoncé à l'égard des différents programmes de recherche historiques. À guise d'exemples, mentionnons les critiques catégoriques de Ronald Rudin envers ce qu'il assimile à un programme cohérent de la modernisation, dans « Revisionism and the Search for a Normal Society: A Critique of Recent Quebec Historical Writing », *Canadian Historical Review*, vol. 73, n° 1 (mars 1992), p. 30–61; « La quête d'une société normale : critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, n° 2 (hiver 1995), p. 9–42 et surtout *Making History in Twentieth-Century Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1997. Toujours sous un oeil critique, insistant sur les effets structurants, Jocelyn Létourneau affirme que le « grand récit collectif des Québécois » est « en train d'être réécrit sous une perspective qui insiste sur quatre critères », ceux de l'urbanité, du pluralisme, de libéralisme et de l'utilitarisme. Dans « La production historique courante portant sur le Québec et ses rapports avec la construction des figures identitaires d'une communauté communicationnelle », *Recherches sociographiques*, vol. 36, n° 1 (1995), p. 10.

ont eu des conséquences quant au choix des problèmes et des méthodes. Ainsi, l'événement comme problème a occupé une part relativement congrue dans la recherche de pointe. Depuis la Révolution industrielle, les historiens l'ont souvent assimilé à une unité de base inscrite dans l'échelle du temps historique, relativement simple dans sa forme structurale, ou pour reprendre les termes de Raymond Aron, à un « donné le plus primitif », « inaccessible, insaisissable, en deçà de tout savoir¹⁴ ». L'accumulation de ces unités, leur ordonnancement subséquent dans une suite intelligible fondée sur des rapports déterministes et causaux, ont permis à l'analyse historique contemporaine de puiser les arguments constituant son récit. Grâce à cette construction en séries, les explications systémiques ainsi que les récits narratifs et argumentatifs ont alors pu cerner l'amplitude des évolutions, des régularités, des changements, des ruptures. Dès lors, l'opération historiographique dévalorise la mise en séquence des événements¹⁵, ces unités de base étant jugées superficielles sinon peu signifiantes et représentatives au regard de l'ensemble. Sous l'influence de l'école des *Annales* dès les années 1950¹⁶, influence manifeste au sein de l'historiographie québécoise des années 1960–1970¹⁷, la discipline historique a accolé dans une certaine mesure à l'étude de l'événement une étiquette encore plus péjorative. L'assimilant à l'anecdote, à la chronologie et à l'accessoire, plusieurs historiens lui ont fait connaître le sort réservé par Fernand Braudel, en voulant « le cantonner, l'emprisonner dans la courte durée ». Ils ont balayé « cette fumée abusive » flottant « à la mesure des individus, de la vie quotidienne¹⁸ », lui préférant une histoire structurelle centrée sur la longue durée, jugée plus scientifique.

Ce choix épistémologique s'est avéré paradoxal à la longue. « C'est en poussant à fond l'étude de structures et de conjonctures », souligne Krzysztof Pomian, « que l'on tombe infailliblement sur quelque chose à quoi on donne habituellement le nom d' "événement" »¹⁹. Or, cette unité de base n'apparaît plus si simple dans sa structure. Depuis les années 1970, confrontés à l'inévitable événement, des historiens ont entrepris sa réhabilitation scientifique en l'intégrant à leurs problématiques. Désormais, protéiforme, il

14 Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, p. 50.

15 Jean-Marie Fecteau, « L'écume des choses. Le statut de l'événement dans la pratique historique contemporaine », dans *Actualités de l'événement*, sous la direction de Gad Soussana et Joseph J. Lévy, Montréal, Liber, 2000, p. 123–124.

16 Paul Ricoeur, « L'éclipse de l'événement dans l'historiographie française moderne », dans *La philosophie de l'histoire et la pratique historique d'aujourd'hui / Philosophy of History and Contemporary Historiography*, sous la direction de David Carr *et al.*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982, p. 159–177.

17 Voir Alfred Dubuc, « L'influence de l'école des *Annales* au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, n° 3 (décembre 1979), p. 357–386; Serge Gagnon, *Quebec and its Historians: The Twentieth Century*, Montréal, Harvest House, 1985, p. 61–66. Paul-André Linteau nuance cet apport dans « La nouvelle histoire du Québec vue de l'intérieur », *Liberté*, n° 147 (juin 1983), p. 45.

18 Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 45–46.

19 Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984, p. 32–33.

apparaît parfois comme une discontinuité constatée dans un modèle²⁰, une production sociale, un double système à la fois formel et de signification²¹, un projecteur éclairant les systèmes sociaux et les ensembles de valeurs²², un creuset de l'imaginaire et des pulsions collectives, un reflet des structures ou un agent de leur évolution²³. Au Québec, depuis la Révolution tranquille, l'historiographie sort échaudée de la querelle idéologique sur les sens historiques de la Conquête. Pour retrouver sa contenance, elle s'oriente autour de la thématique sociale, plus fonctionnaliste. Là, l'intérêt pour l'accidentel, l'unique, l'exceptionnel succombe à une certaine indifférence²⁴. L'événement apparaît alors à la manière du voile au-delà duquel il importe de rechercher la structure, les articulations, les interactions, les fondements matériels, les rapports à l'espace²⁵. Malgré quelques tentatives récentes pour en tirer tout le suc²⁶, l'événement reste souvent relégué aux marges de l'histoire dite scientifique, où les chroniqueurs en font leur pain et beurre.

Pourtant, il y a une place à faire à l'événement dans la pratique historique québécoise. Un événement non plus cantonné exclusivement au temps court²⁷ mais devenu une variable de l'opération historiographique, dont le récit se présente désormais sous un jour moins uniforme, plus nuancé et complexe que le suggéreraient les séries ou les modèles structuralistes²⁸. Dans ces discours tronqués que l'expert du temps tente de recoudre, il y a événement, note à raison Arlette Farge. En effet, « même en bribes, ce langage

20 *Ibid.*

21 Pierre Nora, « Le retour de l'événement », dans *Faire de l'histoire*, t. 1, *Nouveaux problèmes*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1974, p. 287–292 et 303.

22 C'est l'enseignement des méthodes de l'anthropologie, dont l'influence est manifeste chez certains « nouveaux historiens », qui permet la renaissance de l'étude de l'événement. Voir Lawrence Stone, « The Revival of Narrative: Reflections on a New Old History », *Past and Present*, n° 85 (novembre 1979), p. 13–14. Dans sa réplique à Stone, Eric J. Hobsbawm nuance l'opinion de Stone sur la renaissance de l'événement. Il souligne que même les historiens marxistes, particulièrement en Grande-Bretagne, n'ont jamais vraiment perdu l'intérêt pour l'étude de l'événement ou de la culture. Lire « The Revival of Narrative: Some Comments », *Past and Present*, n° 86 (février 1980), p. 6.

23 Olivier Dumoulin, « Événementielle (histoire) », dans André Burguière, *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 271–272.

24 Jacques Mathieu, « Les sens de l'événement. Un événement fondateur : la découverte du Canada. Le personnage de Jacques Cartier et son évolution », dans *Événement, identité et histoire*, sous la direction de Claire Dolan, Sillery, Septentrion, 1991, p. 260.

25 Gérard Bouchard, « L'histoire sociale au Québec : réflexion sur quelques paradoxes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n° 2 (automne 1997), p. 254.

26 Par exemple Dolan, *Événement, identité et histoire*; Gérard Bouchard, « L'événement, l'individu, le récit : une nouvelle frontière pour l'histoire sociale ? », dans *L'horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, sous la direction de Simon Langlois et Yves Martin, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval/ Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 299–319; Bouchard, « L'histoire sociale au Québec », p. 243–269; *Actualités de l'événement*, sous la direction de Soussana et Lévy.

27 François Hartog, « L'art du récit historique », *Autrement, Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, n° 150–151 (janvier 1995), p. 192–193.

28 Bernard Bailyn, « The Challenge of Modern Historiography », *American Historical Review*, vol. 87, n° 2 (avril 1982), p. 11.

charrie des essais de cohérence voulus par celle ou celui qui a proféré ces réponses, tentatives qui créent l'événement²⁹ ». Ce faisant, il doit être plus qu'une occurrence singulière utilisée dans la structuration du temps³⁰, puisqu'il exhibe un monde organisé ou démantelé³¹. Ainsi conçu, l'événement contribue désormais à la synthèse de l'hétérogène, selon l'heureuse expression de Paul Ricoeur³². L'histoire devient plus qu'une énumération d'événements dans un ordre sériel ou une évolution systémique. Plutôt, par la mise en intrigue opérée, elle les organise dans une totalité intelligible, dans une configuration³³.

En sociologie des médias, en anthropologie culturelle ou dans certaines approches historiques dont la *microstoria*, l'étude des sens de l'événement renvoie à trois plans de références. Là, on identifiera l'événement tel un vecteur de significations particulières, comme celle de la rupture ou celles de ses caractères remarquable et mémorable³⁴. En inférant des significations à ces actes divers, à ces fragments de discours, à ces interrelations entre acteurs, à ces configurations, l'historien comme les acteurs historiques « assignent » à l'événement une identité plurielle et multiple. Intimement perçue par les acteurs historiques, cette identité de l'événement nolisent leurs affectivités positives et négatives, marque leurs champs d'expérience et oriente leurs horizons d'attente³⁵. Tel qu'un effet de miroir, l'identité de l'événement permet le repérage « des identités sociales s'exprimant par des formes précises de représentations de soi et des autres », dessinant « des formes de sociabilités et des manières de percevoir le familier et l'étrange, le tolérable et l'insupportable³⁶ ». Porteuse d'innovations culturelles, cette configuration temporelle singulière traduit la rationalité limitée des acteurs historiques, en relevant leur capacité d'estimation des coûts et des bénéfices, en traçant les lignes d'un apprentissage les amenant à imaginer de nouvelles formes d'organisation et d'action³⁷. Enfin, en mobilisant les acteurs socio-historiques autour d'une référence temporelle, l'événement permet leur

29 Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, p. 98–99.

30 Bien que les historiens se réfèrent parfois à ce sens limitatif, cette conception relève surtout de la théorie des médias. Lire Harvey Molotch et Marilyn Lester, « L'usage stratégique des événements : la promotion et le montage des nouvelles », dans *L'opinion publique : examen critique, nouvelles directions*, sous la direction de J.-G. Padioleau, Paris, École des Hautes Études S.S., 1981, p. 369–370.

31 Farge, *Le goût de l'archive*, p. 98–99.

32 Paul Ricoeur, *Temps et récit*, t.1, Paris, Seuil, 1983, p. 102–103.

33 *Ibid.*

34 Pierre Grégoire, « L'événement-référence. Notion d'événement et plan de références : l'individu, les systèmes d'information et l'histoire-mémoire », dans *Événement, identité et histoire*, sous la direction de Dolan, p. 167–168.

35 Aux sens donnés par Reinhart Koselleck. Lire « "Champ d'expérience" et "horizon d'attente" : deux catégories historiques », *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, École des Hautes Études S.S., 1990, p. 311–315.

36 Farge, *Le goût de l'archive*, p. 98–99.

37 Andréas Suter, « Histoire sociale et événements politiques. Pour une nouvelle approche », *Annales HSS*, vol. 52, n° 3 (mai-juin 1997), p. 556–557.

agglomération sociale en mémorisant leur inscription dans un présent vécu. En d'autres mots, il « soude une génération³⁸ ». Dès lors, au-delà de sa construction par les acteurs historiques et par l'historien, l'événement « révèle » aux yeux de l'analyste, dans le chatolement de leur complexité, des identités sociales.

En plus d'être un marqueur d'une identité collective en construction³⁹, l'événement constitue, selon Ricoeur, « la conséquence d'une stratégie d'action comportant des calculs et des syllogismes pratiques⁴⁰ ». À travers les stratégies s'esquissent les silhouettes des acteurs, individus et institutions. L'agrégation des comportements des acteurs sociaux, animés par des stratégies multiples, peut déboucher sur des processus macrosociologiques⁴¹. À partir du point de vue de l'acteur, il devient possible pour l'analyste de porter des diagnostics structureaux, de cerner des tendances sociales, économiques, politiques, historiques. Afin de reconnaître la complexité des processus sociaux présents au sein de l'événement, privilégions une approche fondée sur l'inférence, partant de l'analyse de phénomènes singuliers se déroulant dans des systèmes restreints d'interaction⁴².

Ici, présentons l'événement comme une configuration temporelle dynamique et ponctuelle, mettant en scène des acteurs autonomes dans une situation donnée, révélant un changement social. Le changement n'apparaît pas ainsi comme le produit d'un déterminisme rigoureux, reposant sur une vision linéaire de la réalité sociale et de la durée historique. Après tout, pour reprendre l'image de Simon Langlois, « le social est tout le contraire d'un train tiré par une ou plusieurs locomotives ». Plutôt, le changement social naît des réseaux complexes d'interrelations entre des tendances mouvantes⁴³.

Ainsi doté de significations complexes, plurielles et en mouvement, l'événement ne reflète pas une quelconque vision historiciste de l'histoire, où des forces globales et déterminantes, telles que la modernisation sociale ou l'édification de la Nation, orientent à elles seules le devenir historique. Irréductible à l'ordre⁴⁴, l'événement comme fait historique ne saurait se comprendre dans une succession artificielle et abstraite disposée par l'historien,

38 René Rémond, « Du politique », dans *Pour une histoire politique*, sous la direction de René Rémond, Paris, Seuil, 1988, p. 386.

39 Claire Dolan, « En guise d'avant-propos », dans *Événement, identité et histoire*, sous la direction de Dolan, p. 12 et 17.

40 Paul Ricoeur, *Temps et récit*, t. 3, *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 333.

41 Bernard Valade, « Changement social », dans *Traité de sociologie*, sous la direction de Raymond Boudon, Paris, Presses universitaires de France, p. 343. Le modèle élaboré sous la direction du sociologue Louis Dirn, dans *La société française en tendances, 1960–1985*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, se fonde sur ce postulat.

42 Valade, « Changement social », p. 343.

43 Simon Langlois, « Pour une nouvelle analyse du changement social au Québec », dans *La société québécoise en tendances, 1960–1990*, sous la direction de Simon Langlois *et al.*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 20.

44 Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, p. 20.

que ce dernier se livre à la chronique ou échafaude des systèmes. Plutôt, subtilement, l'événement peint avec doigté, par touches légères, les différentes composantes du changement social, parfois contradictoires, parfois similaires, plus ou moins déterminantes, mais toujours dépositaires de « sens ».

Souvent, l'intrigue soutenant l'événement semble anodine, marginale, sans rebondissements spectaculaires ou impact historique majeur. Toutefois, en lisant sur les marges de la société dans les bribes de discours et les fragments de vie, en auscultant « l'exceptionnel normal » pour reprendre dans un autre sens l'expression d'Edoardo Grendi⁴⁵, il est possible de reconstruire les modes de rationalité soutenant les diverses tendances du changement social⁴⁶. L'événement soulève toute la complexité et toute la chaleur qui se dégagent de la dynamique du temps court. Son importance subjective varie selon la perspective du regard de l'intervenant et de l'analyste, chacun ayant des préoccupations propres. Toutefois, par la réduction de la focale de l'objectif, l'historien placé devant l'événement devient plus sensible à la construction de la réalité et au rôle joué par l'observateur et ses instruments⁴⁷.

Une démarche pour l'étude de la complexité de l'événement

Comment peut s'articuler une analyse de l'événement qui tient compte de sa complexité intrinsèque? Osons ici une démarche méthodique et narrative qui, en soi, n'a qu'une valeur heuristique. Pour ce faire, l'analyse de l'événement et son récit dans son argumentation pourraient procéder selon un principe dialogique⁴⁸, où plusieurs logiques différentes se lient dans une unité analytique et narrative, de façon complexe et dans une dynamique d'échange, sans

45 Voir son article « Microanalisi e storia sociale », *Quaderni storici*, n° 35 (1977), p. 512. En parlant d'« exceptionnel normal », Grendi se réfère plus précisément au document exceptionnel qui permet de révéler la normalité d'une situation historique. Par extension, les tenants de la *microstoria* font référence également aux cas marginaux, fonctionnant comme les traces ou les indices de la réalité cachée, qui permettent « d'atteindre ce niveau, plus profond, invisible, qui est celui des règles du jeu ». Lire Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », *Le Débat*, n° 17 (1981), p. 136.

46 Ce choix de perspective se rapproche des stratégies employées par les historiens de la *microstoria*, tels Edoardo Grendi, Carlo Ginzburg et Giovanni Levi. Sur la *microstoria*, on lira Jean Boutier et Dominique Julia, « Ouverture : à quoi pensent les historiens? », *Autrement, Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, n° 150-151 (janvier 1995), p. 46-49; Ginzburg et Poni, « La micro-histoire », p. 133-136; Giovanni Levi, « On Microhistory », dans *New Perspectives on Historical Writing*, sous la direction de Peter Burke, University Park (Pennsylvanie), Pennsylvania State University Press, 1991, p. 93-113; Edward Muir, « Observing Trifles », dans *Microhistory and the Lost Peoples of Europe*, sous la direction d'Edward Muir et Guido Ruggiero, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1991, p. vii-xxviii; *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, sous la direction de Jacques Revel, Paris, Hautes Études/ Seuil/ Gallimard, 1996; ainsi que les articles de Ginzburg, Grendi et de Revel composant le dossier « Sulla microstoria », *Quaderni storici*, n° 86 (1994), p. 511-575.

47 Cette approche est similaire à celle de la *microstoria*. Voir Jacques Revel, « L'histoire au ras du sol », dans Giovanni Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'une exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989, p. xv.

48 Edgar Morin, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1987, p. 28 et 98-99 et « Vers un nouveau », *Sciences humaines*, n° 47 (février 1995), p. 22; Edgar Morin et Mauro Ceruti, « La complessità: una "sfida" al pensiero, non una ricetta, non un "programma" », dans Istituto Italiano di Cultura di Parigi,

que les différents éléments perdent leur caractère propre au sein de cet ensemble⁴⁹.

Attachons-nous d'emblée à circonscrire les contours de l'unité singulière de signification, les balises de l'objet d'étude, l'intrigue du récit. Ce repérage préalable insisterait sur les temporalités de l'événement, soit celles plus « objectives » de l'analyste et du narrateur historien — les séquences de ce temps « objectif » étant découpées sous l'effet de la distanciation entre l'objet et son observateur — ainsi que celles plus « subjectives » des principaux acteurs. Ici, leurs témoignages tirés de leur travail de mémoire et de leurs expériences, ces autres récits adoptant des logiques temporelles parfois chaotiques⁵⁰, pourraient s'intercaler à un double titre. D'une part, ils constitueraient bien sûr des éléments de preuve avancés dans la construction de l'objet historique, preuves issues des processus de l'enquête historique. D'autre part, grâce à la pratique d'une « écriture vitale de la citation⁵¹ », ces voix du passé, ces témoignages s'inséreraient au récit mené par l'historien comme autant d'arguments parallèles. Sa narration empruntant à la manière cinématographique d'un Jean-Luc Godard, l'historien userait alors d'un pouvoir de remémoration dans son récit mais aussi, en se libérant quelque peu de sa position de demiurge, offrirait au lecteur des regards autres sur l'événement. Organisé dès lors à partir des actants — l'historien comme narrateur, les acteurs historiques — le récit argumentatif n'emprunterait plus le rythme temporel convenu des schèmes narratifs, son intrigue principale s'articulant de la perturbation initiale à sa résolution.

Ensuite, plongeons notre regard à travers le prisme de cet événement, s'inscrivant dans deux dimensions d'espaces des possibles, soit celles des structures et des conjonctures, dans lesquelles s'insinue davantage la complexité de la réalité historique. De prime abord, observons celle des tendances structurelles, qu'elles ressortissent du social, du culturel, du politique, de l'économie *et cetera*. Dynamiques organisées selon une logique linéaire, ayant une certaine stabilité, ces structures encadrent, grâce aux relations

50 *rue de Varenne, Semplicità et complessità*, n° 25 (1988), p. 8. Voir aussi Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 158. Pour une présentation et une utilisation en sociologie de la culture, lire Greg Marc Nielsen, *Le Canada de Radio-Canada. Sociologie critique et dialogisme culturel*, Toronto, GREF, 1994, p. 42–48. Enfin, pour une étude usant de cette démarche historique, voir Martin Pâquet et Érick Duchesne, « Étude de la complexité d'un événement. Les responsables politiques québécois et les immigrants illégaux haïtiens, 1972–1974 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, n° 2 (automne 1996), p. 173–200.

49 Dans son étude des systèmes complexes, Herbert Simon suggère l'étude de problèmes complexes à travers l'observation méthodique de leurs diverses composantes, selon une imbrication de sous-systèmes (« near decomposability »). Voir Simon, *The Sciences of the Artificial*; ainsi que *Complex Information Processing: The Impact of Herbert A. Simon*, sous la direction de David Klahr et Kenneth Kotowsky, Hillsdale (N.J.), L.L. Erlbaum Associates, 1989.

50 Régine Robin, « Écrire l'événement » dans *Actualités de l'événement*, sous la direction de Soussana et Lévy, p. 37–39. Sur le sens des témoignages historiques, voir Primo Levi, *Le devoir de mémoire*, Paris, Milles et une nuits, 1995.

51 Antoine de Baecque, *Le corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770–1800)*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 34–41.

déterministes entre leurs éléments, la formulation des objectifs et l'élaboration des stratégies des acteurs. Ainsi, la perspective temporelle pouvant changer, des phénomènes macrosociologiques comme les processus migratoires, les rapports entre classes ou la constitution de champs sociaux; des systèmes normatifs stables tels que les contraintes de la reproduction sociale ou familiale, les lois et les règlements; voire des contraintes plus objectives à l'instar des rapports à l'espace orientent et structurent l'action. Dans sa construction de l'objet événementiel et sa mise en récit, l'historien intégrerait plus volontiers les structures, conçues ici à la manière des conditions de possibilités de l'événement, contribuant alors à l'éclaircir comme des causes indépendantes de la chronologie⁵². Sous ce jour, l'événement acquerrait davantage une fonction révélatrice des tendances souterraines du changement social. Étant ainsi intégrées au récit argumentatif, les structures pourraient se constituer telles que des trames soutenant l'intrigue principale.

Puis, regardons les jeux s'activant au sein d'une autre dimension de complexité, celle de la conjoncture. Conçue telle une dynamique non-linéaire et aléatoire, donc plus instable, elle agit sur les acteurs à l'instar de variables issues de relations déterminables. Suivant cette définition, des intrigues se configurant de façon concomitante à celle constituant l'objet de l'analyse et convergeant vers celle-ci, peuvent jouer le rôle d'éléments conjoncturels. Encore là, la durée peut varier, quoique ces dynamiques soient foncièrement instables voire éphémères, le temps court demeure souvent la caractéristique première de la conjoncture. La prise en compte de la conjoncture permet de prendre le pouls de l'air du temps, de cette *zeitgeist* qui, dans l'effervescence de son actualité, offre les éléments de contextualisation essentiels à une compréhension plus fine de l'événement. L'analyste du 9 novembre 1989, de la chute du Mur de Berlin, ne saurait ainsi faire l'économie d'une mise en contexte conjoncturelle. Bien qu'ils soient éphémères, les débats politiques, les mutations culturelles et les effets de mode de la fin de la décennie 1980 contribuent entre autres à dégager le caractère exceptionnel de cet événement, ses aspects de rupture avec l'ordre ancien. En saisissant au ralenti le processus de l'événement imbriqué dans sa dynamique conjoncturelle, l'analyse historique gagne alors en minutie, en densité et en précision⁵³.

Les temps des actants, les structures, la conjoncture. Tous ces éléments se veulent complexes et singuliers à la fois. Pour se configurer dans le temps, ils s'interpénètrent, échangent, se nouent inextricablement. Dans ce noeud de significations multiples, dans cet événement aux dimensions si complexes, ils présentent à l'observateur un spectacle global, un moment privilégié, une partie fixe du temps prenant des sens à ses yeux⁵⁴.

52 Reinhart Koselleck, « Représentation, événement et structure », dans Koselleck, *Le futur passé*, p. 137.

53 Sur la méthode du « ralenti », voir Suter, « Histoire sociale et événements politiques », p. 554–561, surtout p. 559.

54 Andreï Tarkovski, *Le temps scellé*, Paris, l'Étoile/ Cahiers du cinéma, 1989, p. 68.